

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

LE

## FEUILLETON,

RECUEIL DE LITTÉRATURE.

VOL. II.

MONTREAL, 2 NOVEMBRE, 1866.

No. 3.

SOMMAIRE.—Avis des Éditeurs —  
Chronique de la Quinzaine.—Littérature  
Canadienne : Souvenir d'une nuit de No-  
vembre 1839, ou épisode de la vie d'un  
Étudiant en Médecine. — Littérature  
Étrangère : Un Cœur de Mère.—Variétés.  
—Annonces.

## Avis des Editeurs.

Nous avons en mains quelques col-  
lections de la première année du *Feuil-  
leton* (brochées) dont nous pouvons  
disposer. Nous engageons nos nouveaux  
abonnés à se procurer la première an-  
née qui forme un joli volume de près  
de quatre cents pages. Nous la leur  
enverrons pour la modique somme d'une  
piastre et vingt-cinq centins.

Nous invitons les amis de notre pu-  
blication résidant dans les localités où  
nous n'avons pas d'agent de former des  
clubs d'abonnés.

Toute personne qui enverra la sous-  
cription de cinq abonnements aura droit  
de recevoir le *Feuilleton* gratis pendant  
six mois; et celles qui enverront la  
souscription de dix abonnements auront droit  
à une année d'abonnement, ainsi qu'à  
la Prime.

Le prix de l'abonnement aux États-  
Unis est d'une piastre et cinquante  
cents, en *greenbacks*.

J. B. BOURDEAU, GÉRANT.

## Chronique de la Quinzaine.

Tout est sombre au milieu de nous,  
au physique comme au moral. La na-  
ture qui a perdu sa riante physionomie  
de vie et de gaieté; le plaisir de la pro-  
menade du soir qui est déjà venu s'étein-  
dre au coin de l'âtre domestique, le jour  
des Morts qui arrive avec son caractère  
solennel, et ses impressions qui ont je  
ne sais quoi de vague et d'indéfini; le  
bruit des armes dont l'écho menaçant  
arrive de toute part à nos oreilles, comme  
un signe avant-coureur de quelque  
grande commotion sociale; puis cette  
calamité qui vient de fondre sur nos  
compatriotes de Québec. Oui, c'est sur-  
tout pour celui qui a été visité les restes  
encore fumants de ce terrible sinistre,  
qu'il est permis de dire: Tout est som-  
bre, tout respire le deuil et la tristesse.  
Des cheminées noircies, des cendres, des  
monceaux de briques et de pierres con-  
fusément entassées çà et là, des familles  
presque nues et manquant de pain, qui  
tendent, les larmes aux yeux, une main  
suppliante aux visiteurs: voilà le tableau  
que nous offre une partie de la ville de  
Québec aujourd'hui. Hélas! devant de  
telles infortunes, la plume s'arrête im-  
puissante à en retracer le tableau. Je  
souhaiterais seulement que chacun pût  
voir; et nous verrions les souscriptions  
de charité partir de tous les coins de la  
Province! Le cœur a toujours quelque  
chose à donner. Nos villes ne sont pas

restées en arrière; de jolis montants ont été souscrits, mais qu'est-ce auprès des millions qui ont été consumés? Il reste donc aux campagnes d'apporter elles aussi, leur contingent.

De Québec courons en Europe, on voyage à grand train à présent, grâce au câble transatlantique.

Dimanche soir, il était rumeur à Montréal que Napoleon III n'était plus, et ce fut bonheur pour nous d'apprendre le lendemain que nous avions été dupes d'une dépêche mal lâtée. Toutefois pour nôtre point décédé, l'Empereur n'en est pas moins d'ingérenceusement malade.

Un traité de paix a été signé entre l'Autriche et l'Italie, par lequel cette première puissance cède la Vénétie à l'Italie.

Le royaume de Saxe a aussi signé un traité de paix par lequel il cède à la Prusse une de ses forteresses.

Il est rumeur que l'Impératrice du Mexique a été frappée d'aliénation mentale. L'insuccès de sa mission auprès des différentes cours européennes serait, dit-on, la cause de cette maladie sérieuse.

---

## LITTÉRATURE CANADIENNE.

### Souvenir d'une nuit de Nov. 1839,

ou

### ÉPISODE DE LA VIE D'UN ÉTUDIANT EN MÉDECINE.

A la vue du titre, ne vous récriez pas très aimables lectrices du *Feuilleton*. Mon historiette n'est pas de celles qui vous font tressaillir un moment de goûter un paisible sommeil, non. Que l'étudiant en médecine raconte d'y voir quelques fredaines de son cru: rien de

plus naturel; ils ont la conscience si chargée, ces pauvres étudiants, quand la docte Faculté les about de leurs forfaits passés, en leur donnant licence pour l'avenir! Surtout gardez-vous, s'il vous plaît, de lire ceci à votre bon vieux papa; ces vieux, c'est si grognards depuis que les soucis ont dévoré leur imagination. Mon histoire, il la traiterait de conte de grand'mère, bien que tout y soit véridique. C'est une anecdote que mon papa à moi, me racontait parfois, comme une épisode de sa vie orageuse, à laquelle il aimait à reporter ses souvenirs. Je l'ai écrite tout exprès pour vous gentilles lectrices; puissiez-vous ne pas m'en vouloir de mon audace.

Il est cinq heures du matin; le temps est sombre; un brouillard humide plane sur la ville de Montréal, encore à moitié bercée dans les bras du sommeil. Tout annonce une détestable journée de Novembre. On n'entend dans la rue déserte, que le pas à la fois rapide et pesant de l'ouvrier matinal, volant au travail. Bientôt une pluie fine et pénétrante invite à rechercher la douce chaleur de lâtre pétillant.

Seul, dans les mansardes d'une maison délabrée, un jeune homme, au teint pâle, à la figure amaigrie, à l'œil rougi par l'étude et les veillées, grelotte, assis sur une misérable chaise. Un vieux capot d'étoffe du pays, troué, rapiéceté, et fatigué de l'existence, suffit à peine à lui conserver un peu de chaleur. Sur une vieille table vermoulue, s'étale devant lui une pile de livres, et quelques cahier de notes, ses doigts engourdis ne peuvent plus manier la plume; le menton appuyé sur la main gauche, l'œil fixe, il semble plongé dans une méditation profonde; il ne s'aperçoit pas que la mèche de sa bougie, fichée dans le goulot d'une bouteille, jadis hélas plus joyeuse, fume, implorant l'assistance d'une main amie. Parfois un gros soupir s'échappe de sa poitrine; parfois un tressaillement nerveux fait frémir tout son être. Ses yeux alors se tournent vers son lit ou plutôt son grabat, qui seul occupe la moitié de sa chambrette. Il voudrait s'y voir plongé dans un doux sommeil, caressant un beau songe que sa lassitude lui fait entrevoir plus agré-

able encore, quelle douce chaleur il y sentirait ! Comme il y goûterait avec délices les voluptés de cette molle paresse, qui fait maudire à l'écolier la cloche matinale du réveil. Mais une idée fixe le préoccupe avant tout ; et bientôt son regard s'attache sur un crâne et des ossements humains qui gisent pêle-mêle sur la couche qu'il vient de regretter.

Ah ! c'est que pour lui tout son avenir est là. Un avare n'amasse pas ses écus et ne les pile pas avec plus de soin qu'il n'en met lui à entasser dans sa mémoire les termes techniques de la médecine et de l'anatomie.

A ce dernier trait, lectrices, reconnaissez en mon héros un étudiant en médecine. Tout mal accoutré qu'il soit, je vous le présente sous l'humble nom de Félix.

..

Diantre, se dit Félix en lui-même, quels rudes labeurs que cette étude de la médecine ! Quoi, j'étudi depuis huit heures du soir, et je suis encore loin de savoir cette bizarre nomenclature de noms, plus bizarres encore. Ma foi, j'y perdrai mon latin ; à tout prix il me faut un sujet : coute que coute je l'aurai, impossible autrement de savoir son anatomie. Que faire, l'acheter ? Fi-donc, on n'a point de crédit dans ce négoce, et l'argent est rare ; eh bien ! nous l'enleverons. Pourtant hélas, que dirait ma petite femme (car il faut savoir que l'étudiant Félix était déjà marié ; pardonnons lui s'il vous plaît cette première folie,) que dirait donc ma Justine si elle savait que je vais ce soir risquer ma vie pour quelques misérables piastres qui me manquent. Ah !... Et Félix saisi du frisson, se promenait lentement dans sa chambre, l'air sombre et les bras croisés.

La bise sifflait à travers le carreau, veuf de sa vitre ; la pluie faisait entendre sur le toit ce roulement continu qui porte au sommeil ; tout contribuait à attrister notre étudiant, joyeux camarade d'ailleurs, mais fort dans l'embarras pour le quart d'heure. Ce n'était pas que la peur le fit reculer ; non, il était brave ce cher Félix ; seulement à la

pensée de sa petite femme, si mignonne et si gentille, il trouvait que c'était jouer gros jeu que de s'exposer ainsi, dans un temps où les efforts combinés des deux, suffisaient à peine à les faire subsister et à payer ses cours.

Les moyens ne lui permettraient pas d'aller battre la campagne : force lui était donc d'exploiter les cimetières de la ville, toujours bien gardés et d'un abord difficile et souvent dangereux, à tout autre qu'aux trépassés. Félix en était à ces sombres réflexions, quand de longs éclats de rire, des voix confuses et des pas précipités se font entendre dans l'escalier qui mène à son réduit. Soudain, la porte s'ouvre avec fracas ; cinq joyeux gaillards, à la mine alerte, à l'allure dégagée se précipitent dans la chambre. Ils portent en triomphe, l'un un jambon, l'autre un pain ; qui un morceau de fromage, qui une longue file de saucissons ; le dernier une large cruche, dont le ventre rebondi semble annoncer l'abondance et convier au plaisir.

“ Bonjour, bonjour mes amis ” “ Salut Félix ; comme tu es matinal ce matin ! j'espère que tu n'as pas jeûné un moins ; voici des provisions pour nous six. Allons, du bois ; chauffons un peu ton vieux poêle. ” “ Et en attendant, reprend John, grand Yankee à qui étaient toujours réservés les honneurs de la cruche, par sympathie ou autrement ; un verre à nos santés c'est ça qui me réchauffe. ” Cependant Félix attisait son feu, et les succulents saucissons frétilaient dans la poêle. L'habitude en avait fait un excellent cuisinier ; car ce n'était pas la première fois que ses amis, après de copieuses libations et des courses nocturnes, étaient venus au lever du soleil, partager avec lui le frugal repas dont ils s'approvisionnaient au marché le plus voisin.

C'étaient de joyeux viveurs que ces étudiants riches de l'argent de leur père ; c'était aussi d'excellents cœurs ; quelque chose eût manqué à leur plaisir, si après une nuit de dépenses, ils n'étaient venus partager avec Félix, ce qui leur restait de bonne humeur et d'écus sonnants.

Pour le pauvre étudiant ces moments de gaieté, passés en joyeuse compagnie, le distrayaient assez pour chasser les

soucis de la vie ; il oubliait alors ce qu'elle avait d'amer : c'était aussi le quart-d'heure des bons mots.

Au milieu de la vieille table, la divine cruche s'élevait orgueilleuse comme une princesse qui domine l'assemblée ; elle était l'objet des égards de tous... tant qu'elle ne sonnait pas le vide. Du moment qu'elle refusait ses dons, le vieux bouclon reprenait ses droits sur elle, alors plus d'un malencontreux coup de pied, oublieux des services rendus, la faisait bondir et rouler dans un coin, pour y cacher ses larmes en pleurant sa disgrâce.

Entre la poire et le fromage, comme dit Horace, Félix, que son idée dominante préoccupait sans cesse, amène habilement la conversation sur son sujet favori. "C'est donc aujourd'hui dit-il que commence la dissection." "Mais oui." "Qui fournit les sujets cette année ?" "Ma foi, ce ne sera pas moi, dit Ovide ; j'avais hier de quoi en payer un : ce matin, bernique ! pas une tôle dans le gousset ; l'argent, voyez vous, ça me brûle les doigts à moi." "Alors, mon cher, répond John d'un grand sérieux, c'est du liquide qu'il te faut, tiens, prends une tendre gubbe pour te consoler." Quant à moi, j'ai couru hier hôpitaux et prisons.—Partout des insensés attachés à cette misérable vie ; il faut croire que les médecins, se relâchent de leurs rigueurs, ou qu'ils ne soignent plus du tout : c'est désolant !"—On rit de cette boutade de John. Puis chacun tirant sa pipe, l'on s'appête à pétuner à la façon des Iroquois, quand il s'agit de tenir un conseil décisif.

"La fumée aidant dit tout-à-coup Ovide, il me vient une idée." Écoutez, Écoutez !! "Vous savez tous que ma pension, fait le coin du cimetière anglais de la rue Lagauchetière. Depuis longtemps j'épiais, et furetais pour trouver une entrée secrète à ce champs des morts. Hier enfin, j'ai découvert une porte dérobée ; c'est au fonds du jardin : je l'ai entrouverte ; de grandes herbes la masquent du côté du cimetière ; elle semble là tout exprès pour nous." Oui en attendant qu'il plaise au ciel, de nous favoriser : prétendrais tu par hasard risquer la peau pour des carcasses de

deux cents ans de mort ?" "C'est justement là que je vous attendais ; sachez donc qu'hier on a déposé au charnier, le corps d'un officier."—Bon, ce sera sans doute un meilleur sujet mort qu'il ne l'était vivant.—"Essayons-en ?"—"Oui, oui, d'accord"—"à quand l'enlèvement ?"—"A ce soir dit Félix ; disons entre onze heure et minuit"—"C'est fait, entre onze heures et minuit"—"Fixons le rendez-vous, à dix heures ; en face du cadran de St. Sulpice ; de là nous nous rendrons à la pension d'Ovide ; puis un tour de main, et... à nous le sujet."—"A nous le sujet"—"A ce soir donc et que personne n'y manque."—"Nous y serons, à revoir."

Imaginez si Félix fut heureux, le reste du jour : en dépit de la pluie battante, il court examiner les alentours du cimetière, calculant les chances de succès, et les hasards du péril.—Du côté de la rue Lagauchetière, la clôture en planches, a douze pieds de haut il est vrai, mais la porte masquée d'Ovide, les sauvera bien de cet embarras.

Plein de cette idée, Félix de retour, s'étend sur son lit ; il repose par un long somme ses forces épuisées. Il en avait besoin de force : l'entreprise était dangereuse et demandait autant de courage que d'énergie et de sang-froid.

(A continuer.)

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### Un cœur de Mère.

J.

CE QU'ARTHUR APPELAIT SA VOCATION

Il y avait revue sur le Champ-de-Mars de la ville de T... L'écho sonore répéta.t les syllabes bien accentuées des commandements militaires, qui se croisaient sans se confondre, et les chauds rayons du soleil de juillet couvraient d'éclairs les canons des fusils et faisaient étinceler l'or semé sur les uniformes des officiers de l'état-major.

Dans les allées plantées, qui entouraient la vaste place d'une ceinture verte l'hiver, et poudreuse l'été; allaient, venaient, s'arrêtaient, des curieux et des oisifs. Cette foule regardée de près, se composait en grande partie d'employés et de marchands en retraite, profonds politiques et zélés partisans des passe-temps belliqueux; de vieux mendiants reniant leur profession, mais non pas leur qualité de débris des armées de l'empire, ainsi que l'attestait le ruban de couleur sombre attaché à leur veste en haillons; de très-jeunes gens, soldats en rêve de l'avenir, que la vue d'une épauvette fascinaient; d'officiers retraités couverts de blessures mal fermées ou de rhumatismes; enfin de bonnes d'enfants. Ces dernières, assises sur les bancs de pierre placés d'espace en espace entre deux sycomores, devaient confidentiellement ou bruyamment entre elles et suivaient parfois avec plus d'attention les manœuvres des bataillons que celles des marmots confiés à leur garde. Chacun d'ailleurs employait le temps à sa manière. Les petites filles d'un certain âge, tournées vers l'allée, regardaient avec un plaisir bien senti les quelques belles dames qui s'y promenaient, ou se contemplant entre elles, s'exaltaient sur leurs propres toilettes; les garçons, échappant le plus possible à la surveillance, n'avaient d'yeux que pour la masse garance et bleue qui se mouvait devant eux, et les petits, ceux qui quittaient à peine les bras ou les genoux, roidissaient leur taille, ridaient leur front satiné et jetaient gentiment de leur voix claire, en croisant d'un air martial leurs bras potelés sur leur petite poitrine, des cris qui essayaient d'imiter le dernier commandement entendu.

Sur le front des carrés passaient les officiers supérieurs. Au milieu de ces hommes encore jeunes et pleins d'avenir se faisait remarquer le colonel. Il avait, lui, son bâton de maréchal, si on jugeait de son âge par la couleur de ses cheveux et de ses épaisses moustaches. C'était un vieillard, mais un vieillard dont la taille était encore droite, le pied ferme, l'œil vif, et dont la physionomie était empreinte d'une vivacité toute méridionale.

Tous les jeunes officiers l'entouraient:

C'était connu, le colonel Garnier, bien que très sévère sur les règlements, était adoré de tout son régiment. Comme deux heures sonnaient à l'horloge de la caserne, la revue finissait. Quand le dernier fantassin eut disparu, la masse des curieux se désorganisa, et puis il ne resta bientôt sur la vaste place que quelques promeneurs, et deux jeunes gens qui avaient suivi la revue avec un intérêt tout particulier. L'un, de taille moyenne, brun, aux yeux noirs, à l'œil hardi, s'animait au bruit, et à certains moments parlait avec vivacité à son compagnon, qui paraissait plus jeune que lui. Celui-ci n'était encore qu'un charmant adolescent à la taille élancée, au teint délicat, aux lèvres roses, à la chevelure blonde et frisée, aux traits finement et cependant hardiment modelés. La revue terminée, ils se prirent le bras et gagnèrent l'allée, c'est-à-dire l'ombre.

— Dieu! la belle carrière que celle du soldat. Arthur! disait le jeune homme brun; tiens, plus j'y pense et moins je comprends tes hésitations. Balancez pour savoir si l'on entrera à Saint-Cyr! C'est prouver par A plus B qu'on n'aime pas l'état militaire.

Arthur baissa les yeux et passa sa main dans les courts anneaux de sa chevelure:

— Je l'aime, fit-il, et personne ne le sait mieux que toi, Henri.

— Alors qui t'empêche d'aller de l'avant? Tu as ton double diplôme de bachelier ès lettres et de bachelier ès sciences; tu seras reçu, c'est sûr.

— Peut-être, mais ce n'est pas cela qui m'arrête.

— Quoi donc? Mon cher, tu deviens capricieux comme une femme. Il y a dix-huit mois, tu étais l'homme du monde le plus pacifique; la littérature faisait tes délices, tu tournais au poète. Arrive ton oncle qui te raille, qui te secoue, qui te donne le goût des armes. Tu deviens fou de l'épauvette, tu te rêves qu'épée et décoration, tu pioches dans les sciences uniquement par desirs d'aller à l'école militaire; la vue des grains d'épinards du colonel te met des éclairs d'envie dans les yeux, et puis un beau matin, crac, demi tour à gauche; tu plante là cette pauvre gloire dont tu étais amoureux, et tu declares que, sans

doute, tu restera pékin. Ah ça conscrit, je serais curieux de savoir d'où vient le vent qui te fait ainsi tourner comme une girouette.

—Gironette ! girouette ! ce n'est pas sans motif que je change ainsi.

—Soit, mais on le demande ton motif.

—Et je le dirai à toi, Henri. Ma vocation militaire fait le malheur de ma mère.

—Bah ! ce n'est que cela, fit Henri en s'arrêtant pour regarder Arthur dans les yeux.

—Rien que cela.

—Par exemple ? est-ce que toutes les mères n'ont pas la carrière des armes en horreur ? Est-ce qu'elle ne voudraient pas nous garder bien douillettement près d'elles. Comme je ne travaillais pas beaucoup, la mienne, qui se défiait de mes goûts, se disait au fond du cœur : "Tant mieux !" Elle pensait que j'en saurais toujours assez pour entrer dans une administration et laissait courir. A présent je regrette ma paresse, je me mords les doigts et je trouve dur de commencer par le commencement. Cela n'empêche pas qu'il a bien fallu que ma mère consentit à me laisser m'engager ; mais Dieu sait qu'elle aimerait mieux me savoir à l'école que dans la caserne.

—Tu parles bien à ton aïse, Henri ; tu as un frère, des sœurs. Ma mère n'a que moi, et la sacrifier à mes goûts ne serait-ce pas agir avec un égoïsme révoltant ?

—Je te dis qu'elle se consolera ; et d'ailleurs est-ce que nous autres hommes nous sommes faits pour demeurer ainsi pendus à la robe maternelle ? Quand les aïeules nous poussent, nous partons ; c'est dans l'ordre.

Nous autres hommes ! Cette phrase orgueilleuse était vraiment plaisante dans la bouche de l'adolescent au menton imberbe qui la prononçait.

—Et si elle ne se consolait pas, reprit Arthur tristement, si elle souffrait de mon éloignement ? Ma mère est d'une santé délicate, les impressions lui sont funestes.

—Et bien fais-toi rat de cave, saute-ruisseau, ce que tu voudras. Attache-toi à la ville comme la moule à son rocher ; dans dix ans tu seras chauve, tu auras du ventre, tu porteras lunettes,

tu seras un type de bourgeois paisible. Ah ! tu n'as pas le feu sacré vois-tu.

—Vraiment dit Arthur dont les joues roses s'empourprèrent.

—Mais non, tu es pékin, pékin jusqu'à la moëlle des os.

Les yeux bleus d'Arthur lancèrent un éclair.

—Tiens, et ton oncle que voici, sera, j'en suis sûr, de mon avis, continua l'impitoyable Henri, qui, connaissant la douceur du caractère de son ami, le harcelait sans crainte ni pitié.

Le colonel, qui avait suivi le régiment à sa sortie du Champ-de-Mars, s'avancant en effet. Il n'était plus seul. A son bras s'appuyait sa fille Mé-lite, une charmante fillette de treize ans, à la taille droite, au teint mat, aux yeux brillants, sur la physionomie de laquelle se fondaient harmonieusement, les nuances qui appartiennent à l'adolescence, celles qui révèlent la jeunesse ; c'était une enfant sérieuse, une jeune fille enfant. Née et élevée en Afrique, elle avait conservé je ne sais quoi d'étrange qui augmentait sa distinction naturelle. Son œil, d'un brun clair, avait une limpidité peu commune ; ses narines fines frémissaient à la moindre émotion ; son pas rapide et léger rappelait l'enfant aux pieds nerveux habitué à fouler le sable du désert.

Elle sourit à son cousin et répondit par un salut timide au salut de Henri.

—N'est-ce-pas, colonel, qu'il n'y a pas en Arthur l'étoffe d'un soldat ? s'écria le bouillant Henri ; il peut entrer à Saint-Cyr, les portes s'ouvriraient à deux battants devant lui, et il recule.

—Mais du tout, je ne recule pas, se hâta de répondre Arthur en regardant fièrement Henri.

—Et ! je voudrais bien voir qu'il en fat autrement, dit le vieil officier en caressant sa longue moustache. Il y a cent cinquante ans que les Garnier portent l'épée, et c'est à toi, mon garçon, qu'échoit cet héritage d'honneur,

—La botte est rude, jeune homme. Est-ce que tu ne compte pas te défendre, Arthur ?

—Mes actes parleront pour moi, murmura le jeune homme qui avait pâli de colère,

—Bien répondu, mon neveu ; seule-

ment le temps d'agir est venu, repartit le vieillard.

Et il ajouta gaiement :

— Il ne serait pas bien de te prendre en traître ; mais il est bien entendu que renoncer à l'épaulette, ce serait renoncer à ta petite femme, n'est-ce pas, Mélite ?

Mélite, était la petite femme en question, elle répondit par un hochement de tête et sourit dédaigneusement. On pouvait le dire, elle avait sucé avec le lait, une estime passionnée pour l'état militaire et n'honorait sincèrement que ce qui portait Pépée.

Arthur reçut de ce sourire une impression qui détruisit de fond en comble ses hésitations.

— Demain je serai inscrit sur le tableau des élèves aspirant à Saint-Cyr, dit-il d'un ton dégagé, mais en surveillant l'effet que cette annonce solennelle allait produire sur sa cousine.

Mélite regarda Henri avec un petit air de triomphe tout gentil.

— Bravo, dit le colonel; tu me parais on ne peut plus décidé. Quand je prendrai ma retraite, j'aurai la satisfaction de me connaître un remplaçant sous les drapeaux français, et on soignera ton avancement. Je te le prédis, mon garçon, tu iras loin, plus loin que moi.

Et, saluant de la main les deux jeunes gens, il s'éloigna avec sa fille.

— C'est un petit canard que tu sers à ton oncle, pas vrai ? dit Henri ; tu n'es pas sérieusement décidé ?

— Je le suis très-sérieusement.

— Bah ! ta mère va s'attendrir, et, comme par le passé tu céderas.

— Non, je le sens, ma destinée m'appelle là, et, quand je le dirai fermement, elle est trop dévouée pour persister dans un refus qui me rendrait malheureux.

— Nous verrons, dit Henri en lui tendant la main. Si tu lui arraches un consentement, je tâcherai, moi ton ancien, de me glisser plus tard sous tes ordres. Tu me traiteras en camarade, hein !

— Certainement, répondit gravement Arthur.

— C'est bon, j'y compte. Ah ! si je pouvais maintenant aussi prendre l'uniforme bleu à la place de la grosse capote, et changer Pépée de laine contre les attentes, je serais diablement content. J'ai là-dessus des millions de regrets.

Maudite paresse va ! Enfin, puisqu'il le faut, on en mangera de la vache enragée ; le bon temps viendra après. L'espérance est une belle chose, et je ne vis que d'espérances. A demain mon officier.

Henri fit le salut militaire ; puis, secouant cordialement la main d'Arthur, le quitta et remonta le Champ-de-Mars. Arthur, au contraire, le descendit. Il marchait vite, et son visage frais et doux s'empreignait de résolution. On le devinait il se montait à plaisir l'imagination, il s'excitait par la pensée à persévérer dans cette voie où venait de l'engager de nouvelles promesses. Quand il arriva devant la maison de sa mère, il était arrivé à un tel degré d'enthousiasme, qu'il carillonna à la porte comme si un motif des plus puissants l'obligeait à rentrer sans retard.

La vieille servante qui se présenta le regarda avec ébahissement.

— Comment ! c'est vous qui sonnez comme ça, monsieur Arthur ? s'écria-t-elle.

— Il ne l'entendit pas.

— Maman est-elle dans sa chambre ? demanda-t-il vivement.

Et, sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il s'élança dans l'escalier qui conduisait au premier étage.

## II

### LA DERNIÈRE LUTTE :

Mme Garnier, restée veuve très-jeune avec un enfant, avait pour ce fils unique une de ces affections profondes, exclusives, comme les mères seules savent en éprouver.

Il était son espoir, sa joie, sa vie ; son avenir, son tout. Après Dieu c'était ce qu'elle aimait. Petit enfant, elle s'en était occupée jour et nuit ; adieu, elle l'avait suivi pas à pas, et abandonnant la maison de campagne où s'était passée sa jeunesse, elle était venue, pour lui, habiter une ville étrangère. En lui donnant une belle éducation, en développant ce que Dieu lui avait accordé d'intelligence, elle n'avait jamais eu la pensée de le voir embrasser une carrière qui eût pu l'éloigner d'elle, ne fut-ce que pour un temps. Elle était riche ; ce sacrifice, qui peut être horriblement



souffrir n'était nullement nécessaire, il n'avait eu jusqu'à quatorze ans, sous ce rapport, d'autres désirs que ceux de sa mère. A cet âge il s'était lié étroitement avec quelques jeunes gens fort épris de la carrière militaire. Dans leurs entretiens intimes, plus d'un coup fut porté à son indifférence. Le courant général des idées de la jeunesse se dirigeait, d'ailleurs, de ce côté. On parlait de créer dans les études cette séparation qui devait produire un si grand changement dans l'enseignement universitaire. Bien qu'il n'eût rien de belliqueux dans le caractère et que ses goûts le portassent vers les lettres, Arthur suivit l'entraînement du moment et opta pour les sciences. Il était intelligent, il réussit en cela comme en toute autre chose.

Sur ces entrefaites, le régiment dont son oncle était colonel vint tenir garnison à T... On l'a déjà vu, M. Garnier était un soldat de la vieille roche, fort dédaigneux envers les professions civiles et gardant tout son enthousiasme méridional pour son noble métier. N'ayant pas de fils, il avait placé les espérances de sa race sur la tête du fils de son frère, et il ne regardait pas comme possible qu'Arthur pût mentir à son sang et refuser de suivre la carrière de ses pères. Ses discours impressionnèrent facilement le jeune homme. Entre son oncle racontant ses faits d'armes et cette gracieuse fillette aux yeux doux, au fier sourire, se montrant franchement glorieuse, il crut à sa vocation militaire et il en parla à sa mère. Les larmes que répandit la pauvre femme à cette déclaration imprévue refroidirent bien un peu son zèle, mais ne l'éteignirent pas entièrement. Par un effet de cet amour de la contradiction, qui se rencontre au fond des meilleures natures, la résistance avouée, énergique de Mme Garnier, ne fit même qu'aviver les désirs du jeune homme. Il y avait trois mois qu'ils luttaient. Enfin le moment décisif était venu, il ne pouvait plus retarder les démarches nécessaires et il allait livrer un dernier, un suprême combat.

Il entra dans la chambre de sa mère tout haletant de sa marche rapide, tout ému à la pensée de ce qu'il allait dire. Les railleries de Henri, les paroles de son oncle, et par-dessus tout les petits

airs de Mélite, lui avaient donné un courage invincible et l'avaient enroué, contre tout attendrissement. Du moins il le croyait,

Mme Garnier, assise auprès d'une fenêtre, travaillait à un de ces délicats ouvrages de femme dont elle gratifiait les loteries organisées pour venir au secours des pauvres de la ville.

Bien qu'elle fût jeune encore et encore jolie, on devinait sous la simplicité d'une toilette plus vieille que son âge la femme qui s'est depuis longtemps décidée à n'être plus qu'une mère. Elle était vêtue de noir, un bonnet garni de rubans violets couvrait ses cheveux blonds, sa taille élégante et frêle était à demi cachée par un vêtement de maison flottant ? Cette tenue sévère avait été celle de son veuvage. Son mari mort, elle s'était retirée du monde et n'avait plus voulu prendre part à ses joies. Elle avait dans la transparence du teint, dans le regard de ses grands yeux, dont la nuance d'un bleu clair et doux rappelait celle que revêt le ciel aux beaux jours de l'été, dans le maintien qu'elle gardait chez elle, quelque chose qui n'appartenait plus à la femme du monde, et, en la regardant assise, les paupières baissées, devant ces persiennes fermées qui arrêtaient la lumière trop vive, on pensait involontairement à ces religieuses au front blanc, aux traits calmes, qui vivent à l'abri au delà de la barrière qu'elles ont dressées entre elles et les bruits humains.

Quand la porte de la chambre s'ouvrit, Mme Garnier leva les yeux ; ils rencontrèrent son fils, et l'expression de ce seul regard était la plus haute affirmation qui pût être donnée à cette phrase par laquelle nous avons essayé de peindre la profondeur de son amour maternel. Toutes les mères aiment leurs enfants ; mais, quand ce foyer d'amour se concentre sur un seul objet et qu'entre l'âme de la mère et l'âme de l'enfant il existe de ces affinités mystérieuses qui forment la sympathie entre ceux que n'unissent pas les liens du sang, il y a plus qu'une affection ordinaire, et de là viennent les grandes douleurs qu'on rencontre quelquefois sur son passage, douleurs qui ne peuvent ni ne veulent être consolées.

— Comme te voilà animé, Arthur, dit-elle en souriant; d'où viens-tu?

— Du Champ-de-Mars, maman; il y avait revue.

Mme Garnier attacha une seconde fois son regard sur ce jeune visage tout bouleversé par une violente émotion intérieure, et devint encore plus pâle qu'elle ne l'était. Les spectacles de ce genre excitent les désirs d'Arthur, et elle lui avait demandé de les fuir pour l'amour d'elle. Ce jour là il lui avait donc désobéi, et il l'avouait hautement.

Cela lui arrivait rarement; elle pressentit sa défaite.

Un silence embarrassant régna quelque temps entre eux, mais ce malaise ne pouvait durer. Arthur n'avait jamais longtemps caché un de ses sentiments à sa mère.

Se levant tout à coup il s'approcha d'elle, et lui passant ses deux bras autour du cou.

— Chère petite mère, murmura-t-il d'un ton suppliant, laisse-moi aller à Saint Cyr.

Un sanglot lui répondit.

— Vois-tu, maman, c'est ma vocation, reprit-il avec feu, il y va de mon bonheur.

— Et moi! demanda la pauvre mère, qui s'était couvert la figure de ses deux mains.

Jusque-là elle avait donné comme base à son refus l'intérêt propre de son fils; elle avait essayé de lui prouver qu'il était insensé de se créer une vie autre que cette vie douce et facilement occupée qui se présentait naturellement devant lui. Sa fortune à gérer, c'est-à-dire du travail sans fatigue et sans dépendance, les arts et les lettres qu'il aimait à cultiver, c'est-à-dire les délassements sans ennuis et sans oisiveté. Pourquoi sacrifier cette heureuse existence à un caprice, à une prétendue vocation à laquelle elle ne voulait pas ajouter toi? Maintenant, reconnaissant l'inutilité de ces raisonnements, elle se résignait à faire vibrer la seule corde sur laquelle à dessein elle n'eût pas encore posé le doigt, et de son cœur meurtri s'échappait enfin ce cri dont l'égoïsme faisait peur à son âme délicate: Et moi!

Arthur se sentit profondément remué;

des larmes humectèrent ses yeux, mais il se tordit contre son émotion.

— Et toi, reprit-il avec exaltation en couvrant ses mains de baisers, tu seras toujours la plus aimée des mères. De loin comme de près je penserai à toi, ton souvenir m'accompagnera partout, il sera ma consolation, ma sauvegarde. Et puis je ne te demande que de me laisser essayer. Plus tard, si tu l'exiges, je donnerai ma démission et je reviendrai vivre près de toi. Je t'en supplie, maman, ne me refuse pas ton consentement; si tu savais à quel point j'en serais malheureux!

Mme Garnier, à travers ses larmes, le regardait, et son regard exprimait une indicible tristesse.

— Tu le veux, mon enfant, dit-elle enfin d'une voix altérée, ce n'est pas à moi de te rendre malheureux. J'accomplirai ce sacrifice suprême, Dieu m'en donnera la force.

— Merci, merci, s'écria Arthur, qui, dans sa joie, son égoïsme ne remarqua pas l'accent douloureux avec lequel avait été prononcé ce consentement si péniblement araché.

Et il ajouta en se relevant;

— Je cours prier mon oncle de m'accompagner, et ce soir même toutes les démarches seront terminées. A bientôt, petite mère!

Il sortit heureux et triomphant. Rien désormais ne s'opposait plus à ce qu'il suivit ce qu'il appelait sa vocation. Hélas! au fond de tout cela qu'eût-on trouvé en définitive? Un enthousiasme passager de jeunesse, une piqûre d'amour-propre, le sourire d'une enfant.

### III

#### UNE MÈRE RÉSIGNÉE.

Il y a quatre ans qu'Arthur Garnier a obtenu de sa mère le consentement si ardemment désiré, il y a quatre ans que Mme Garnier vit seule et sans consolation; car que sont pour elle les rares congés de semestre, sinon quelques instants de bonheur suivis d'un vide affreux et de regrets plus amers? Son sacrifice accompli, elle avait mis tout en œuvre pour cacher sa souffrance, et

grâce à ses efforts surhumains, elle put persuader à tous et même à son fils qu'elle se faisait à son absence. Le colonel Garnier, mis à la retraite, habitait avec sa fille la même ville qu'elle, et on pensait généralement que la compagnie de sa nièce n'avait pas peu contribué à l'aider à se résigner à son isolement. Cette résignation n'était au fond qu'un héroïque mensonge, et, au commencement de la quatrième année de sa séparation d'avec son fils, elle en éprouvait une douleur aussi vive, aussi cuisante que le premier jour. Rien n'est tenace et ne résiste au temps comme l'amour matériel. L'oubli, qui envahit tout en ce monde, ne creuse jamais son fatal sillon dans le cœur d'une mère. Il est plein de l'image de l'absent : les années passent, et pas un trait n'en est affaibli. Mme Garnier, d'ailleurs, avait une de ces âmes tendres qui se repaissent volontiers de chagrin et sur lesquelles le temps, ce consolateur universel n'a que peu ou point de prise. Sa santé souffrait cruellement de ses luttes intérieures; mais la sérénité de son visage donnait le change, et les médecins persistaient à soigner le corps quand c'était l'âme qui était malade.

Arthur, ne vivant plus auprès d'elle, ne soupçonnait pas la cause de l'affaiblissement inquiétant qu'il ne pouvait manquer de constater à chacun de ses voyages à T... La croyant résignée, il marchait avec plus d'insouciance que de véritable contentement dans cette carrière qu'il avait embrassée avec un enthousiasme des plus factices. Quand, au début de la vie, on a choisi son chemin, il n'est pas facile de rétrograder, et le monde juge sévèrement ceux qui, reconnaissant qu'ils se sont trompés, reculent ou essayent d'autres sentiers. Le pas décisif accompli, il faut marcher si l'on veut arriver, et la première condition du succès, en quelque genre que ce soit, est la persévérance.

Or, quand il s'interrogeait franchement lui-même, il était forcé de s'avouer que, sans se trouver positivement malheureux au régiment, il s'y déplaisait. Aucun de ses amis de Saint-Cyr ne l'y avait suivi; il était le plus nouveau, le plus jeune et le moins soldat, dans l'acceptation la moins polie donnée à ce

mot. Avec des principes diamétralement opposés à ceux que professaient ses compagnons d'armes, ses instincts délicats et élevés, ses goûts studieux et paisibles, la bonne harmonie entre eux et lui n'était guère possible. Les uns le traitaient avec indifférence, les autres n'étaient pour lui que des antagonistes toujours armés du sarcasme qui blesse, de la brutalité qui révolte.

Sa position était difficile, et, comme il n'était pas soutenu par ce goût réel des armes qui donne tous les courages, comme il ne se sentait pas ambitieux, il n'y avait pas pour lui de compensation. Et ainsi, de son propre choix, par un acte irrésistible de sa propre volonté, il vivait éloigné de sa mère qu'il adorait; de sa province pour laquelle il avait une de ces affections enracinées qui engendrent cette maladie étrange que les savants appellent la nostalgie; de cette jeune fille, à laquelle un sentiment sérieux succédait à son amitié d'adolescent, l'attachait.

Un officier d'avenir ne se marie pas jeune, et, quant à promener Mélite de garnison en garnison comme femme de sous-lieutenant, il n'y fallait pas songer. Plusieurs fois la question de la possibilité d'une démission avait été agitée sourdement dans la famille, mais jamais nettement posée. Le colonel s'y opposait énergiquement, formellement. Mme Garnier craignait les regrets. Mélite, trouvant la position délicate, n'osait appuyer. Arthur, retenu par le respect humain, par la crainte des interprétations malignes, y pensait dans le secret de son cœur et n'en parlait jamais. L'épée ne se dépose pas comme la plume, et, avec les bruits de guerre qui couraient, l'état de malaise de l'Europe, un officier ne pouvait sans motif sérieux abandonner son poste.

Une assez grave indisposition de Mme Garnier vint triompher de ses hésitations. Il obtint un congé et se rendit près d'elle, bien décidé à prendre une résolution définitive et à céder à la première prière. Le lendemain de son arrivée, sa mère devenait convalescente, et il retombait dans ses incertitudes. Le congé passa, et la santé de Mme Garnier demeura bonne. La veille du jour où il expirait, Arthur arriva chez

son oncle à dix heures moins un quart, il venait lui dire adieu. Il avait alors vingt-trois ans, et, malgré la carrure de ses épaules et les moustaches fournies qui enroulaient leurs boucles courtes et blondes aux coins de ses lèvres, il était toujours plus jeune que son âge. Homme, il avait conservé sa beauté d'adolescent, son teint délicat, son front large et uni, ses traits finement ciselés, sa physionomie douce et rêveuse. Les hommes le trouvaient généralement un peu blond, un peu rose, un peu doux ; les femmes à l'envi le proclamaient charmant.

Le vieux colonel était assis au coin de son feu dans une tenue de maison mi-partie civile, mi-partie militaire, robe de chambre aux revers rouges, cordelière serrée à la taille comme un ceinturon, képi crânement posé sur ses cheveux blancs. Il lisait son journal et fumait sa pipe avec toute la sérénité d'un guerrier rentré pour jamais dans ses foyers. A quelques pas de lui, Mélite écrivait. La fillette a poussé. Toute proportion gardée, elle est aussi grande comme femme que son père est grand comme homme. C'est un chêne pour la hauteur, un roseau pour la souplesse. Ses grands yeux au clair regard ont gardé leur limpidité et se sont embellis d'un rayon qu'on dirait emprunté au chaud soleil de la brûlante Afrique, tant il les rend brillants ; ce sont des yeux dont le regard parle.

Quand Arthur rentra, le colonel abaissa sur ses genoux ses deux mains qui tenaient le journal, à une longueur de bras de ses yeux, sa vue de presbyte baissait, et Mélite posa sa plume.

Arthur avait en perspective une nuit à passer en diligence, et son manteau doublé de drap rouge était jeté sur son épaule droite.

— Vous ne partez pas, Arthur ? demanda Mélite à laquelle la vue du manteau inspirait des soupçons.

— Pardon ! Ce matin il y a place, et on m'a conseillé de profiter de l'occasion ; le soir les voyageurs sont plus nombreux, et il n'eût pas été raisonnable de sacrifier pour quelques heures un départ commode et sûr. Maman elle-même m'y a engagé.

— Cela m'étonne, fit le colonel en

lançant une superbe bouffée de fumée vers le plafond ; c'eût été autant de pris sur l'ennemi.

— Mais ma tante vient vous chercher ici, Arthur, reprit Mélite, elle vous accompagne jusqu'à la diligence ?

— Non. J'ai, à force d'instances, obtenu qu'elle restât chez elle ; le temps est gris, le vent frais, et d'ailleurs elle paraissait très-souffrante ce matin. En mon absence vous la soignerez bien, n'est-ce pas, petite cousine ?

— Petite, répéta le colonel en riant ; un garçon de sa taille ferait, ma foi, un joli fantassin. Au reste, pour ce qui est de soigner ta mère, n'en aie souci ; on m'abandonne souvent pour elle, mon pauvre ami !

Et le vieil officier regarda Mélite en dessous, pour voir l'effet que produisait son accusation.

— Arthur, ne le croyez pas, répondit vivement Mélite, il n'est point abandonné du tout. Je ne donne à ma tante que mes moments de loisir, ceux dont je puis disposer sans négliger mes devoirs envers ce père ingrat.

— C'est bon, c'est bon, on sait que tu es une bonne fille et une nièce modèle. Passe-moi ma bague.

La jeune fille obéit.

— À quelle heure pars-tu ? demanda le vieillard.

— La diligence part à dix heures ; m'a-t-on dit. Votre pendule va-t-elle bien ?

— Elle retarde de cinq minutes, dit Mélite.

— C'est comme ma montre. L'heure est inexorable, il faut que je vous quitte.

— Quand te reverra-t-on ? demanda l'oncle.

Arthur regarda Mélite soudainement attristée et baissa les yeux.

— Qui sait ? dit-il avec une certaine amertume ; un soldat est le moins libre des hommes.

— Parbleu ! il s'attache à son drapeau, c'est tout simple. Ne voudrais-tu pas qu'il courût les grandes routes ? Et comment se ferait le service ? Tu donneras de ma part une vigoureuse poignée de main au vieux capitaine Tousseuet, entends-tu, et tu lui diras que je

reste ferme au poste. Ne m'oubliez pas près du général, qui m'écrit de si belles choses à ton propos. Au revoir, mon garçon, bon voyage.

Arthur, qui s'était approché de son oncle, serra la main qui lui était tendue, et, se retournant vers Mélite, l'embrassa. Ils se séparèrent tristement cette fois, et le jeune homme n'avait jamais été si sombre au moment d'un départ.

Quand il fut sorti, le vieillard reprit son journal. Mélite, debout près de la fenêtre, regardait son cousin s'éloigner, et ne s'apercevait pas que deux larmes roulaient lentement sur ses joues.

Quand Arthur eut disparu, Mélite demeura un instant songeuse ; puis, s'adressant à son père :

— J'ai bien envie de me faire conduire chez ma tante, dit-elle ; il faut qu'elle soit réellement malade ce matin pour avoir laissé Arthur partir seul.

— Va mon enfant. Je t'accompagnerais si je n'avais pas promis ce journal à un de mes voisins au cercle. Or je veux le lire consciencieusement ; nous sommes dans un moment intéressant, et les cartes se brouillent de plus en plus. Inutile de rapporter cela à ta tante pour lui mettre martel tête. Je recommande même de ne pas perdre votre temps à vous attendrir sottement sur le sort de cet heureux garçon. Il a un avenir superbe devant lui, et sa vie est, ma foi, fort douce. Mais vous êtes les deux plus poltronnes que je connaisse. Vrai ! ta tante te perd, je ne retrouve plus en toi la vaillante petite fille d'autrefois.

Mélite n'entendit pas bien ce dernier reproche. Elle était passée dans un appartement voisin ; elle en revint coiffée de son chapeau et son pardessus mis. Elle embrassa son père et sortit.

Mme Garnier demeurait tout près. A sa porte Mélite demanda de ses nouvelles.

— Madame est bien malade, je crois, dit tristement la vieille servante, mais elle n'endure qu'on le lui dise.

— Je puis monter, n'est-ce pas ? demanda Mélite.

— Pas ce matin, mademoiselle, elle m'a expressément défendu de recevoir. "Personne, entendez-vous bien ?" m'a-t-elle dit.

— Oh ! bonne Jeannette, cette dé-

fense ne peut me regarder, dit Mélite de sa voix la plus persuasive.

Et écartant du bras Jeannette, qui d'ailleurs ne résistait qu'à demi, elle monta à l'appartement de sa tante. Elle frappa deux fois à la porte, et, voyant qu'on ne lui répondait pas, elle entra. Mme Garnier n'avait rien entendu. Assise dans son lit, le corps affaissé, le visage dans ses deux mains, les épaules agitées par ce frémissement convulsif que produisent les sanglots, elle paraissait abîmée dans la douleur.

Mélite l'embrassa, lui parla. Ce fut en vain. Livrée à un de ces violents accès de chagrin qui maîtrisent la volonté la plus ferme, elle demeura insensible à tous ces témoignages de tendresse et garda un silence obstiné.

— Et moi qui vous croyais, sinon consolée, du moins résignée ! dit Mélite avec accablement,

Mme Garnier redressa brusquement la tête, fixa sur elle ses yeux rougis, et, joignit les mains :

— Consolée ! s'écria-t-elle, résignée ! O mon Dieu, vous seul savez ce qu'était ma résignation. Mon fils ! mon fils ! Avoir cru pendant dix-huit ans qu'il ne m'abandonnerait jamais, qu'il ne se trouverait heureux que près de moi, qu'il m'aimerait comme je l'aimais moi-même, et le voir s'éloigner volontairement, vivre sans lui, mourir peut-être sans l'embrasser ! Non, non, je ne me résignerai jamais à cela. Cet enfant, c'est mon seul amour, c'est ma vie ; lui parti, je souffre, et son absence me tue !

Elle s'arrêta, elle en avait assez dit, trop peut-être ; mais en ce moment la digue était rompue, les émotions douloureuses longtemps amassées, le désespoir étouffé éclataient ; si elle n'avait pu parler, son cœur se fût brisé.

Mélite la regardait. Une surprise douloureuse et profonde se peignait sur son visage pâle. Triste mais calme, affaiblie mais sereine, Mme Garnier avait jusqu'à joué son rôle de résignation avec un tel héroïsme, que sa nièce elle-même, mêlée ainsi qu'elle l'était à sa vie intime, n'avait pas soupçonné la vérité. Quelle force morale il avait fallu à cette femme pour dissimuler aussi bien ce regret immense, qui lui rongea l'âme, et qui la dévorait à petit feu ! Voilà ce que

pensait Mélite, et, devant ce délire, devant ces larmes, devant l'explosion de ces sentiments passionnés de cette tendresse maternelle, elle resta un instant pétrifiée, anéantie.

Puis son regard humide s'arma de résolution. Sans prononcer une parole elle baisa doucement les mains de la pauvre femme, qui se les étaient jointes sur la figure, et sortit. Sa conductrice finissait un petit entretien confidentiel avec Jeannette. Grâce à cette circonstance elle put se faire reconduire sur le champ. Dans la rue elle trouva son père, qui parlait pour son cercle. Un vieillard chargé d'embonpoint, à la physiologie bienveillante, l'accompagnait. C'était le docteur Marinteau, le médecin et le parent de Mme Garnier.

Mélite prit à peine garde au salut qui lui fut adressé, et, prenant le bras du colonel :

— A quelle heure Arthur devait-il partir ? demanda-t-elle rapidement.

— A dix heures.

Mélite leva son voile et tourna la tête vers une tour carrée qui dominait l'église et dans laquelle un cadran aux chiffres gigantesques s'enchaînait.

— Quelle heure, papa ? dit-elle.

Ses yeux obscurcis par les larmes ne voyaient plus.

— Dix heures cinq minutes.

— Et l'autre jour la diligence n'est partie qu'à dix heures dix minutes, murmura la jeune fille.

Le colonel la regarda et ouvrit les lèvres pour parler.

— Cher père, reprit vivement Mélite de cette voix tendre qu'elle employait quand il fallait vaincre une résistance, j'ai quelque chose de pressé à dire à Arthur de la part de sa mère. Pas de questions, venez.

Et, saluant M. Marinteau, elle entraîna le colonel par une rue qu'il n'avait certes jamais prise pour aller au cercle. Le vieillard, peu curieux de sa nature, alongea le pas en silence, et deux minutes plus tard ils débouchaient sur une petite place triangulaire où, à certaines heures, se concentrait toute l'activité du chef-lieu.

Ce qui attirait en ce moment l'attention était une diligence attelée de ses chevaux. L'échelle par laquelle on ga-

gnait l'impériale venait d'être abattue, on s'embrassait encore auprès de la portière de la rotonde, un matelot aviné grimpaît sur la banquette, le conducteur criait : En voiture ! le postillon, rassemblant les rênes d'une main, levait de l'autre son long fouet, quand Mélite et son père apparurent. Un des stores du coupé s'abaissa, et la figure d'Arthur apparut.

— Papa, il ne faut pas qu'il parte aujourd'hui, dit Mélite à voix basse ; faites-lui signe de descendre.

Le colonel obéit passivement.

Arthur étonné les regardait et pensait ne pas comprendre. Cependant il allongea la tête par le store ouvert et échangea quelques paroles avec le conducteur. Le père et la fille s'étaient rapprochés.

— Arthur, je vous en prie, descendez, dit Mélite avec une figure si sérieuse et d'une voix si émue, que le jeune homme en parut impressionné.

Il obtint une minute de délai, se fit ouvrir la portière et s'abaissa à terre.

— Si vous partez, votre mère sera morte de douleur avant un mois, murmura Mélite avec une émotion trop sentie pour n'être pas vraie.

— Elle est malade demanda le jeune homme.

— Oui, ne partez pas ce matin.

Le conducteur, impatient, menaçait de partir.

— Allez, dit Arthur, je reste.

Son léger bagage fut jeté à ses pieds, et la diligence s'éloigna sans lui.

— Encore les nerfs, sans doute.

Arthur questionnait Mélite, mais en vain. La jeune fille lui répondait seulement :

— Vous allez la voir et vous reconnaîtrez que votre départ en ce moment était impossible.

Devant la maison du colonel ils se séparèrent.

— Tâchez de la surprendre, dit Mélite au jeune homme ; qu'elle ne se doute pas de votre arrivée, montez droit à sa chambre.

Il fit un signe d'assentiment et s'éloigna profondément inquiet.

## IV

## TROP TARD.

Mélite attendit en vain son cousin une partie de l'après-midi et mit tout en œuvre pour retenir à la maison son père, qui avait manifesté le désir d'aller, trop tôt au gré de la jeune fille, savoir des nouvelles de sa belle-sœur. Quand elle eut épuisé tous les moyens qui étaient en son pouvoir, elle dut le laisser partir. Il était trois heures, et sa visite n'aurait d'ailleurs désormais rien d'intempestif. Son absence fut longue, et, quand il rentra, sa figure si ouverte avait une expression maussade qui frappa Mélite. Il brusqua son chien, un bel épagneul qu'il aimait beaucoup, et, au lieu de prendre sa place ordinaire près de la fenêtre ouverte, il se mit à marcher dans l'appartement en mâchonnant ses moustaches et les mains croisées derrière le dos, ce qui était bien mauvais signe.

Mélite lui adressa plusieurs fois la parole et quelques monosyllabes brefs lui répondirent. Evidemment l'orage grondait et ne tarderait pas à éclater. Il éclata. S'arrêtant tout à coup debout devant sa fille, il dit :

Grâce à vos sottes doléances, à vos pleurnicheries, voilà cependant un garçon qui va donner sa démission.

Mélite réprima à grand'peine un mouvement de joie. Le colonel, quand il s'agissait de l'état militaire, n'entendait pas la plaisanterie, et, la jeune fille le sentait, la décision de son neveu l'avait frappé au cœur.

— Vraiment oui, reprit-il en tirillant avec fureur les poils de sa longue royale, il a cette lâcheté. Sans hésiter, il déserte son poste, il brise son avenir, et quel avenir ! Et pourquoi ? Mille canons ! pour essayer les pleurs d'une femme.

— Cette femme est sa mère, dit Mélite avec douceur mais fermeté.

— On peut être bon fils et ne pas échanger son épée contre une quenouille, répondit durement le colonel, dont les yeux lançaient des éclairs. Que ne faisait-elle comme ma mère, qui, jusqu'à mon mariage, m'a suivi de garnison

en garnison ? Mais c'était une femme de meilleure trempe. Fille de soldat, femme de soldat, elle avait un autre sang dans les veines et une autre âme dans le corps. Ce n'est pas elle qui m'aurait engagé à donner ma démission !

— Vous savez bien mon père, qu'Arthur n'a jamais voulu consentir à ce que sa mère le suivit ; cette vie fatigante et nonnarde l'aurait tuée, elle est si délicate ! Non, non, elle n'a pas manqué de courage. Ne la croyez-vous pas comme moi faite à son isolement ?

(A continuer.)

## VARIETES.

..

A peine arrivé à Paris, mon ami Martial avait été invité à un réveillon par la baronne de M...

Celui-ci se rend avec empressement à l'invitation, et au souper, dès que le premier plat apparaît, il l'arrache des mains du domestique et se met à découper la pièce.

Puis il fait servir tout le monde et garde son assiette vide.

Au deuxième, au troisième, aux autres plats, même empressement à découper, même refus quand on lui présente à son tour quelque chose.

Mme de M..., intriguée, finit par lui dire :

— Mais vous ne mangez pas, monsieur Martial ?

— Je ne suis point invité pour cela, madame la baronne.

Comment ? que veut dire cette plaisanterie ?

— Ne m'avez-vous pas écrit ce billet ?

Et Martial montre la lettre suivante ?

« Mme la baronne de M... prie M. Martial de vouloir bien lui faire l'honneur de venir *couper* chez elle »

— Tiens, c'est vrai, dit la baronne en riant... j'ai oublié la *cedille*.

P... ayant invité à déjeuner un ami de province, l'amena au Café de Paris. Un voisin de table paya sa carte avec un billet de mille francs.

Le garçon rapporta la monnaie—en louis tout neufs—sur une assiette.

— Qu'est-ce que tu veux maintenant ? demanda P... à son ami ?

— Moi ? dit l'ami en dévorant des yeux l'assiette aux mille francs, je voudrais bien un plat comme celui-là—si ça n'est pas trop cher.

Après avoir très-bien dîné dans un restaurant, un autre bohème fait appeler le chef de l'établissement.

— Vous est-il arrivé parfois, lui demanda-t-il, d'avoir affaire à un pauvre diable hors d'état de vous payer ?

— Ma foi, non, jamais.

— Si cela arrivait, que feriez-vous ?

— Parbleu ! je le ficherais à la porte avec mon pied quelque part en lui recommandant de n'y plus revenir.

Notre consommateur se lève, enfonce son chapeau sur sa tête, tourne le dos au restaurateur et, entr'ouvrant les pans de sa redingote :

— Payez-vous dit-il.

L'ami d'un vaudevilliste lui reprochait de perdre son temps.

— Si tu travaillais, lui disait-il tu gagnerais de l'argent. Pourquoi ne cherches-tu pas un emploi ? tu pourrais toujours gagner dix-huit cents francs par an.

— Dix-huit cents francs ! Je gagne plus que ça en empruntant !

Je n'aime plus l'argent, disait un autre, depuis que j'ai découvert qu'il ne sert qu'à payer.

LE PÈRE.— Je vous avais promis un lièvre pour dîner, mais ma cuisinière l'a mangé.

UN ENFANT TERRIBLE.— C'est pas la cuisinière, c'est toi qui l'a mangé ; tu sais bien, j'étais avec toi.

Deux industriels se rencontrent dans un estaminet borgne.

— Tiens, tu as une jolie chaîne ? dit l'un.

— Et la montre, qu'en dis-tu.

— Elle est superbe. Combien cela t'a-t-il coûté ?

— Je ne sais pas ; le marchand dormait.

UN DUEL POUR MRE.— Vos armes ?

— Les vôtres !

— Votre heure ?

— La vôtre !

— Le lieu ?

— Le vôtre !

— Bien, j'y serai.

— Et moi aussi.

— Vous êtes un roi dans votre département, disait-on à un préfet d'avant 48.

— C'est vrai, mais le maire m'ennuie.

— Allons donc ! je croyais que vous aviez mis là un homme de paille.

— Mon cher, si le maire était un homme de paille, il y a longtemps que le Conseil municipal l'aurait mangé.

— Un fat arrive pour dîner dans une maison où il s'était fait longtemps attendre.

— Je viens de quitter mon ami le garde des sceaux, dit-il en entrant.

— Ah ! lui répondit-no, il vous a gardé bien longtemps.

— Dans une des journées de Juin 1848, un garde national écrit à son ami :

— Je t'écris un sabre dans une main, et un pistolet dans l'autre.



Un autre bohème avait un oncle millionnaire que la Faculté venait de condamner. Il s'apprêtait à hériter, mais voilà qu'il rencontre le docteur L..., possesseur d'un remède pour guérir toutes les gouttes qui l'honorent de leur confiance.

— Je sors de chez votre oncle, dit le docteur au bon neveu.

— Et bien ? ... Il est mort ?

— Au contraire, je l'ai remis sur pied.

— Ah ça ! mon cher monsieur, fit le bohème, qui donc vous donne le droit de vous immiscer dans nos affaires de famille ?

Voilà six fois que vous revenez ici, disait une débitante de tabac à un jeune bohème de lettres, et vous ne me parlez jamais de l'argent que vous me devez.

— Ah ! madame, quand je vous vois, j'oublie tout.

### LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement : un an \$1 un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement *franco* : A. M. J. B. BOURDEAU, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements :—

#### MONTRÉAL.

Z. Chapeleau, Libraire, Rue Notre Dame.

J. B. Rolland et fils, Libraires, Rue St. Vincent.

Beauchemin et Valois, Libraires, Rue St. Paul.

Charles Payette, Libraire, Rue St. Paul.

F. Pigeon, Libraire, Carré Cha-boillez.

W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent.

#### QUÉBEC.

T. E. Roy, 8 Rue St Joachim, Haute-Ville.

Garant et Trudel, Libraire, 12 Rue de la Fabrique, Haute-Ville.

Léger Brousseau, Libraire, 7 Rue Buade, Haute-Ville.

J. N. Duquette, Libraire, 28 Rue Buade, Haute-Ville.

Hardy et Marcotte, Libraires, 4 Rue Notre-Dame, Basse Ville.

J. A. Langlais, Libraire, Rue St. Joseph, faubourg St. Roch.

#### OTTAWA.

L. J. Cuzault, Bibliothèque du Parlement.

#### ST. HYACINTHE.

M. Krouack, Libraire.

#### POINTE-LÉVIS.

Léon Roy, N. P.

#### JOLIETTE.

L. A. Dérôme.

#### TROIS-RIVIÈRES.

Chs. Royer.

#### LAPRAIRIE.

Adolphe Beauvais, N. P.

#### BEAUHARNOIS.

A. de Martigny.

#### L'ASSOMPTION.

Dr. S. Viger.

#### YAMACHICHE.

Dr. E. Lacerte.

#### TERREBONNE.

Frs. de Sales Prévost.

#### ST. ISIDORE.

C. Therrien.

#### ST. JÉRÔME.

J. B. Lefebvre-Villemure.

#### ST. ATHANASE.

Dumase Carreau.

#### ST. JEAN D'IBERVILLE.

H. E. Forbes.

#### SOREL.

M. Mathieu, N.P.

#### BERTHIER (EN HAUT.)

N. Doucet, N.P.

#### SHERBROOKE.

G. E. Rioux, Avocat.

J. B. BOURDEAU, IMPRIMEUR-GÉRANT.